



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

Universitätsbibliothek Paderborn

Lucien

Divisé En Deux Parties

Lucianus <Samosatensis>

Amsterdam, 1597 [erschienen] 1697

Défense du Discours precedent

urn:nbn:de:hbz:466:1-45093

fondement le sçavoir & la Vertu, sur qui le tems ne peut rien, non plus que sur les immortéles beautez des Muses qui en ont achevé la peinture.

DEFENSE DU DISCOURS PRECEDENT.

DIALOGUE

DE POLYSTRATE ET DE LYCINUS.

POLYSTRATE. **J**E t'ay beaucoup d'obligation, Lycinus, dit la Dame que tu as loüée, de ce que tu as fait pour moy, parce que c'est une marque de ton zèle & ton affection à mon service; Autrement, tu n'aurois pas fait sonner si haut les petits avantages que la Nature m'a donnez. Mais je veus bien aussi que tu sçaches, que je ne haïs rien tant que la flaterie, & que je la prens pour le témoignage d'une ame basse, aussi bien que le mensonge. Je suis d'une humeur, que les loüanges legitimes me font rougir, à plus forte raison les autres; & je me boucherois à un besoin les oreilles, pour ne les point entendre. Car je tiens qu'elles ne sont bonnes qu'alors que celuy qu'on loüe, se reconoît à chaque trait, & ce qui va au delà, est une pure flaterie. Je sçay bien qu'il y a des Dames qui sont bien-aises qu'on leur donne les avantages qu'elles n'ont pas. Mais c'est comme qui croiroit estre belle, ayant un beau masque; ou de belle taille, pour avoir de hauts patins: Car le masque estant levé, & les patins ôtez, on en paroît plus ridicule. Veritablement, les loüanges seroient de grand prix, si elles nous donnoient les perfections qui nous manquent; mais au lieu de donner ce qu'on n'a pas, elles ôtent même ce qu'on a. Je te veus alleguer à ce propos, deux exemples, l'un d'une Dame de condition,

tion, qui n'avoit point d'autre défaut que d'estre un peu trop petite: mais comme on se flate dans ses imperfections, estant comparée par un Poëte à la hauteur des Cedres, elle tremouffoit d'aïse dans sa chaire, comme si elle en fût devenuë plus grande; jusques là qu'un de ceux qui estoient presens, fut contraint de dire au Poëte qui relisoit souvent cét endroit, qu'il s'arrétât, de peur, dit-il, que l'excès de la joye la faisant lever, ne découvre son défaut, & ton imposture. L'autre exemple, qui est encore plus ridicule, est de Stratonice, à qui les cheveux estans tombez, d'une maladie (ce qui estoit connu de tout le monde) elle proposa un grand prix à qui louïeroit mieux sa chevelure, & estoit ravie d'entendre les Poëtes célébrer sa perruque d'or, & la comparer à celle d'Apollon. C'est ainsi que la plupart des Dames sont bien-aïses que les peintres les fassent plus belles qu'elles ne sont, & qu'ils corrigent leurs défauts, comme si elles pouvoient avec justice tirer vanité d'un portrait qui ne leur ressemble pas. Mais je me ris de cette foiblesse, & crois estre assez recommandable, pour n'avoir point besoin qu'on mêle de fausses louanges parmy les miennes qui ne serviroient qu'à ôter la créance aux autres. Quoy que j'estime donc ton ouvrage pour la beauté des pensées & de l'invention, je ne puis souffrir que tu me compares à des Déeses, qui ne sont pas seulement au dessus de moy, mais au dessus de la nature. Tu trouveras cela moins étrange, lors que tu sçauras que j'ay de la peine seulement à souffrir que tu m'ayes égalée aux plus illustres Dames de l'antiquité. Je te prie donc de corriger cét endroit de ton discours; autrement, je proteste que c'est malgré moy que tu le publies, pour ne point attirer sur moy le courroux des Dieux, comme fit Cassiopée, quoy qu'elle n'eût point disputé la beauté à Venus, ni à Junon, mais seulement aux Nereïdes. Je ne suis donc pas bien-aïse que tu fasses courre cette piece en l'estat qu'elle est, parce que cela choque la modestie dont tu me louës, & la gloire
que

que tu me donnes à la fin de ton ouvrage de me contenir dans les bornes de la raison, & de ne me point élever au dessus de la condition humaine. Tu sçais qu'Alexandre qui n'est pas loüé pour sa moderation, ne put souffrir qu'on taillât le mont Athos à sa ressemblance, ni qu'on en fit un statuë qui tint une ville * d'une main, & de l'autre versât un fleuve, par où il s'est élevé une statuë plus grande que le mont Athos, & s'est aquis plus de gloire qu'à la conquête de l'Asie. Change donc ce qui me déplaît dans ton Dialogue, puisque c'est pour moy qu'il est fait, sans me faire une chaussure plus grande que le pié, de peur que cela ne me fasse broncher. Car je ne croy pas que tes loüanges conviennent, je ne dis pas à moy, mais à aucune Dame du monde. Il n'est pas permis aux victorieux des jeux Olympiques, de se faire dresser des statuës plus grandes que le naturel; & ceux qui ont l'intendance des jeux, les font rompre; lors qu'il s'en rencontre quelqu'une. J'ay peur de même, que la Renommée ne brise la statuë que tu me veus dresser, parce qu'elle est plus haute que moy. Voila ce que m'a dit cette Princesse; c'est à toy à aviser aux moyens de la contenter. Car elle m'a juré qu'elle avoit horreur de s'entendre comparer aux Dieux; & que tandis qu'elle lisoit ton ouvrage, elle les prioit tout bas en son cœur, qu'ils ne luy imputassent point ton crime. Tu dois pardonner cette foiblesse à une femme, puisque j'ay esté moy-même de ce sentiment, lors que je suis venu à y rêver; car je ne m'en estois pas aperçu d'abord, comme on ne voit pas bien les choses, qu'elles ne soient à une juste distance. En effet, de comparer une mortelle à Venus & à Junon, ce n'est pas tant l'élever que ravalier ces Déeses, puisque pour arriver à la grandeur d'une personne qui est beaucoup au dessus de nous; ce n'est pas assez de se dresser sur la pointe de ses piez; il faut encore qu'elle se rabaisse. Cela te seroit pardonnable, si tu manquois d'autres exemples; mais toutes les Heroïnes ensemble de l'antiquité, ne sont-elles

* Ou deux
villes en
ses deux
mains.

elles pas capables de faire le portrait de la tienne, sans aller chercher dans le ciel des comparaisons odieuses ? je ne sçay comment cela est échappé à un homme qui est ennemy mortel de la flaterie ; & qui se peut dire même avare des loüanges legitimes. Du reste, tu ne dois point avoir honte après Fidias, de corriger ton ouvrage, encore qu'il ait déjà veu le jour. Car tu sçais que ce grand homme, lors qu'il fit la statuë de Jupiter Olympien, se tenoit derrière la porte pour voir ce qu'on y reprenoit, & corrigeoit après, ce qu'on y avoit trouvé à redire ; comme le jugement de plusieurs ne se pouvant pas tromper si aisément que celui d'un seul, quand ce seroit même celui de Fidias. Voilà quel est mon sentiment, & celui de cette Dame.

LYCINUS. Je ne pensois pas, Polystrate, que tu fusses si grand Orateur ; car tu m'as accablé par la force & la multitude de tes raisons ; si bien que je ne sçay que répondre, outre que mon Juge est ma partie, & qu'il n'est pas malaisé de remporter la victoire sur celui qui ne se défend point. Mais il est contre les formes de Justice, de condamner une personne sans l'oüir ; & pourveu que tu me permètes de me justifier, il ne sera pas nécessaire, à mon avis, de passer condamnation.

POLYSTRATE. Je suis si éloigné de cela, que je contribuerois volontiers à ta défense.

LYCINUS. Je voudrois bien que cette Dame fût présente, pour entendre mes raisons ; mais je ne laisseray pas de les dire, pourveu que tu te veuilles charger de les luy rapporter, comme tu m'as fait les siennes.

POLYSTRATE. Je te le promets ; mais c'est à la charge aussi que tu seras court, afin de m'en pouvoir souvenir.

LYCINUS. Mais j'aurois besoin d'un long discours pour répondre à une si longue accusation ; toutefois je te promets de l'abreger en ta faveur. Dy-luy donc de ma part, Que . . .

Po-

POLYSTRATE. Nullement ; Parle comme si elle estoit presente , & je luy rapporteray ta harangue.

LYCINUS. Puisque tu veus que je luy parle par ta bouche, comme elle m'a parlé par la tiene, je commenceray ; mais je ne sçais comment l'opinion de sa presence m'étonne ; toute fois, il n'est plus tems de reculer.

POLYSTRATE. Ne crain point, elle te fera bon accueil : Voy-tu pas son visage doux & serein !

LYCINUS. Vôtres modestie, grande Princesse, triomfe de mes éloges ; & la défense que vous me faites de vous louer ; surpasse toutes mes loüanges. J'avois oublié la plus grande, je l'avoüe, qui est vôtre pieté, & vôtre respect envers les Dieux ; & je vous ay obligation de m'en avoir averty. S'il faut donc retoucher à vôtre portrait, ce ne sera pas pour en ôter quelque chose, mais pour y ajoûter un dernier trait de pinceau, qui l'embellira extrêmement. Vous confirmez par là, tout ce que j'ay dit de vôtre modestie ; & meritez d'aurant plus les loüanges, que vous les méprisez. Car, comme a dit un grand Philo-
 * Diogenes.
 sofe, le moyen d'arriver à la gloire, c'est de la fuir ; & celuy-là seul merite qu'on le loüe qui ne veut pas estre loüé. Mais pour entrer en ma défense, je diray d'abord, Que les Poëtes ni les Peintres ne sont pas responsables en Justice de leurs imaginations, & que les Orateurs pretendent le même privilege quand ils loüent, parceque la loüange est une chose libre, qui n'a pour but que d'agrandir le sujet dont elle parle, & de montrer qu'il surpasse tous les autres. D'ailleurs, la comparaison doit estre toujours au dessus de la chose que l'on compare, ou pour parler plus clairement, on ne doit jamais comparer ce qu'on loüe, à quelque chose de moindre ou d'égal, mais toujours à ce qui est plus grand. Ce ne seroit pas louer un chien, que de le comparer à un chat, ni à un renard ; & ce seroit le louer foiblement, que de le comparer à un loup. Il faut aler plus loin, & luy donner la dernière perfection dont sa nature est ca-
 pable,

pable, comme fait le Poëte, lors qu'il l'appelle *Dompteur de lions*. Ainsi, pour louer l'un de ces illustres Athlètes * de l'antiquité, il ne le faudroit pas comparer à un simple luteur; mais dire avec un autre Poëte, *Que Pollux n'eût pas eu la hardiesse de l'ataquer, ni Hercule avec ses bras de fer, de se presenter devant luy*. Vous voyez comme il élève son Athlète, non seulement au dessus des autres; mais au dessus des Dieux mêmes de la lûte, sans qu'ils s'en soient jamais offensez, ni qu'ils ayent vangé cette injure sur le Heros ni sur le Poëte, qui ont esté tous deux illustres, l'un pour sa force, & l'autre pour sa Poësie, dont cette piece est comme le chef-d'œuvre. Vous ne devez donc pas trouver étrange que pour vous louer, j'aye cherché un modèle au dessus de vous, & je n'en pouvois trouver que dans le ciel. Je vous estime de hâyr la flaterie; car c'est une marque de vôtre generosité; mais je vous veus apprendre à la distinguer de la loüange, afin que vous n'y soyez point trompée. Le flateur, comme il a l'ame basse, n'a pour but que son interest particulier, qu'il cherche dans la satisfaction d'autrui, & ne craindra point de louer Therfite de sa beauté, & Nestor de sa jeunesse, s'il croit que cela luy puisse servir. Mais il faut que la loüange ait la verité pour fondement. Tout ce que peut faire l'Orateur c'est d'agrandir son sujet; ce que l'Historien ne peut pas faire. Il comparera donc la vitesse d'un excellent cheval, à celle du vent ou de la foudre, & le Palais d'un Prince, à celui des Dieux; au lieu que le flateur le dira d'un cheval & d'une maison ordinaire; ou louera une chose qui n'est pas loüable, comme ce Courtisan de Demetrius †, qui le voyant enrumé, le louoit de rouffer & de cracher avec harmonie. Il y a encore cette difference, que le flateur se sert d'hyperboles excessives, & que l'autre y est fort retenu. Pour appliquer donc cecy à nôtre sujet, Je diray, que si j'avois comparé à Venus une laide, ou quelque beauté ordinaire, je serois un veritable flateur; Mais lors que je parle de
celle

* *Glaucus, &c.*

† *Cynobrus.*

celle qui surpasse toutes les autres, je ne fors point les bornes de la louange. D'ailleurs, je ne vous ay pas comparée proprement à des Déesses, mais à leur image. Car on sçait assez que la Venus de Praxitèle, ni la Minerve de Fidias, ne sont pas les véritables Déesses, & il me semble même qu'il y a quelque irreverence à donner des figures mortelles & visibles aux Dieux, dont la Nature est immortelle & invisible. Mais icy l'avantage même est de leur côté. Car lors que je vous compare à leur statuë, j'aparie une chose morte à une vivante, & l'ouvrage de l'homme à celuy de Dieu. Mais quand je vous aurois comparée à des Déesses, je l'aurois pû faire à l'exemple des plus grands Poëtes, & d'Homere même vôtre citoyen, qui compare Briseis pleurant, à Venus; & comme si ce n'estoit pas assez, ajoute; *C'est ainsi que parla Briseis pareille aux Dieux.* Vous lisez tous les jours ces vers & autres semblables, sans les condamner, & les aprenez même par cœur. Mais quand vous ne les aprouveriez pas, ils se sont acquis une prescription de plusieurs Siecles, où personne n'a jamais condamné Homere pour ce sujet; quoy qu'il s'en soit trouvé d'assez hardis pour donner le fouët à son image, & retrancher de son Poëme plusieurs vers qui ne leur plaisoient pas. Il sera donc permis à Homere de comparer une captive qui pleure, à la Déesse du ris & de la joye; & je ne pourray pas comparer à son image, une Princesse gaye & riante, pour ne rien dire davantage, puis qu'elle ne le veut pas. Je laisse à part qu'il donne le même épithète à Paris & à Achille, & qu'il compare Agamemnon à Mars, & plusieurs autres à d'autres Dieux. Mais pour faire le portrait de ce Prince, il prend la tête de Jupiter, la ceinture de Mars, & l'estomac de Neptune, métant en pieces trois Dieux pour faire un homme. Retournons aux exemples des femmes. Combien de fois, dit-il, *Telle que Venus ou Diane, & telle Diane sur les monts.* Il ne se contente pas d'égaliser les hommes aux Dieux; il compare la chevelure d'Eufor-

be aux Graces, quoy qu'elle fut alors toute sanglante. Le reste de son ouvrage est plein de semblables comparaisons, ou plutôt, il n'y a point d'endroit qui ne soit embelly de quelque image des Dieux. Prenez donc garde que vous ne le condamnerez en ma personne, ou que vous ne permétiez à un autre ce que vous ne me voulez pas souffrir. Il passe plus outre, il compare les Dieux à des choses inferieures à l'homme, & donne à Junon le regard d'un Taureau, sans parler de l'Aurore aux doigts de rose. Un autre compare les paupieres de Venus à des fleurs, tant le champ des comparaisons est un champ vaste & libre. Mais se faut il étonner qu'on prenne l'exemple des Dieux, puisqu'on prend jusqu'à leur nom? Témoins les Zenons, les Efestions, les Dionysiens, les Possidoniens, & les Hermiens. * Une Reine de Cypre s'est nommée Latone, sans que cette Déesse en soit ôfensée, ni qu'elle l'ait changée en rocher, comme Niobe. Je laisse à part les Egyptiens, qui ne font point de scrupule de prendre le nom des Dieux, quoy qu'ils soient les plus superstitieux de tous les hommes; de sorte qu'on diroit qu'il n'y en a point d'autre au pays. Les Philosophes mêmes ont bien la hardiesse d'appeller l'homme, l'image de Dieu. Vous ne devez donc point craindre qu'ils me punissent pour ce regard; & quand je serois coupable pour avoir dit ce que vous me reprochez, vous ne le seriez pas pour l'entendre. Je pourrois ajoûter encore plusieurs choses à celles cy; mais j'épargne ta memoire.

POLYSTRATE. Non pas trop, à mon avis; Car tu-as passé le tems que je t'avois prescrit; & je ne sçay comment je pourray retenir un si long discours. Mais je m'en vai de ce pas m'en décharger, & par le chemin je fermeray les oreilles, & à un besoin les yeux, pour ne voir ni n'entendre rien qui puisse troubler les images de ma memoire.

LYCINUS. Va, & pren garde de t'en bien acquitter.

* Jupiter,
Vulcain,
Bacchus,
Neptune,
Mercure.

ter. Lors que le Juge voudra prononcer la Sentence je m'y rendray, pour m'entendre condamner ou absoudre.

TOXARIS, OU DE L'AMITIE'.

DIALOGUE

DE MNÉSIPÉ ET DE TOXARIS.

C'est la dispute d'un Scythe & d'un Grec touchant l'Amittié, dont chacun raporte des exemples à l'avantage de son pays.

MNÉSIPÉ. **Q**Uoy, Toxaris, vous sacrifiez à Pilade & à Oreste, comme à des Dieux ?

TOXARIS. Ouy, Mnésipe, non pas toutefois comme à des Dieux, mais comme à des Heros.

MNÉSIPÉ. Mais est-ce la coutume parmy vous d'honorer les morts par des sacrifices ?

TOXARIS. Non seulement cela, mais de célébrer des festes à leur honneur, lors que nous croyons qu'ils l'ont mérité.

MNÉSIPÉ. Et que pouvez-vous esperer de ces loüanges ?

TOXARIS. De porter la posterité à l'imitation de leurs vertus, & donner cette consolation aux gens de bien, de voir honorer la memoire de ceux qui leur ressemblent ; outre qu'il ne nuit point d'avoir les Heros favorables.

MNÉSIPÉ. Mais qu'avez-vous tant admiré en des étrangers qui estoient vos ennemis ? Car ayans esté pris sur vos côtes, après avoir fait naufrage & estans prests à estre sacrifiez, ils tuerent leurs Gardes, & massacrèrent vôtre Roy, puis emmenerent la Prêtresse de Diane captive, & la Déesse même à qui on les vouloit sacrifier. Si vous les honorez donc